Erik Porge

Vol d'idées ?

Wilhelm Fließ, son plagiat et Freud
suivi de
Pour ma propre cause
de Wilhelm Fließ



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Vol d'idées ?

DU MÊME AUTEUR

Se compter trois. Le temps logique de Lacan, Toulouse, Erès, repris par EPEL, 1989

Erik Porge

Vol d'idées ?

Wilhelm Fließ, son plagiat et Freud

suivi de

Pour ma propre cause

de Wilhelm Fließ

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée
par Maud Mannoni

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

Lettres de Freud :
© Droits réservés

© by Éditions Denoël, 1994
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24282.X
B 24282.2

Qu'il n'y a pas de propriété intellectuelle, par exemple, ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de vol. C'est même comme ça qu'elle commence la propriété.

J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, 20.11.1968.

Introduction

La légende qui s'est développée autour de l'auto-analyse de Sigmund Freud conserve une mémoire de la fondation de la psychanalyse par le dire de celui-ci, mais au prix d'effacer les traces des étincelles de vérité qui jaillirent de sa rencontre avec ses patients et patientes, avec J. Breuer, avec son maître E. Brücke, J.-M. Charcot, et Wilhelm Fließ. Anna Freud soulignait en 1947 le caractère exceptionnel de la relation avec Fließ : « Mon père n'eut jamais une autre relation semblable avec un ami [1]. » Même après la rupture, comme le dit Lacan, se poursuit « ce vaste discours à Fließ qui sera ensuite toute l'œuvre de Freud [2] ».

On sait que leur amitié s'est traduite par une collaboration intellectuelle intense, dont témoignent les lettres flamboyantes de Freud à Fließ : échanges d'hypothèses théoriques et de points de vue cliniques si intriqués qu'il est parfois difficile de départager ce qui revient à l'un ou à l'autre dans l'édification d'une science nouvelle à laquelle ils croient et

1. Cité *in* Elisabeth Young-Bruehl, *Anna Freud,* tr. fr. J.-P. Ricard, Paris, Payot, 1991, p. 278.

2. J. Lacan, *Le Séminaitre,* Livre II, « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », Paris, Seuil, 1978, p. 150 : « Ce qui est alors [au moment du rêve de l'injection faite à Irma] pour Freud la parole qui polarise, organise toute son existence c'est la conversation avec Fließ. Elle se poursuit en filigrane dans toute son existence comme la conversation fondamentale [...] ce vaste discours à Fließ qui sera ensuite toute l'œuvre de Freud. »

travaillent. Au premier rang de leurs intérêts communs, la sexualité adulte et la sexualité infantile. Pourtant ils ne sont pas les seuls à défricher ce terrain. Dès avant la parution des *Trois essais sur la théorie du sexuel* [1] en 1905, les termes de « libido », « pulsions partielles », « zones érogènes », « autoérotisme », « narcissisme », avaient déjà cours, et l'intérêt scientifique pour la pathologie sexuelle s'était largement répandu à la suite des travaux de R. Krafft-Ebing dont la *Psychopathia sexualis* paraît en 1886 [2].

Freud conçoit la psychanalyse comme une science de la nature (*Naturwissenschaft*) et non comme une science de l'esprit (*Geisteswissenschaft*). Il récuse d'ailleurs cette opposition pour ne retenir comme valables que les sciences de la nature [3]. Il gardera toujours l'espoir d'asseoir la métapsychologie sur des bases organiques et chimiques [4]. Il n'est donc pas étonnant qu'il se persuade de trouver en Fließ un représentant qualifié de la biologie du sexuel, un véritable fondateur en ce domaine, au point de saluer en lui le « Kepler de la biologie ».

Freud et Fließ se trouvent tous les deux d'accord avec la doctrine évolutionniste de Darwin. Au début de ses études, Freud s'inscrit au cours à option du darwinien Carl Claus [5]

1. Traduction La Transa, 1985, trois tomes. Paru sous le titre *Trois essais sur la théorie sexuelle*, tr. fr. P. Koeppel, Paris, Gallimard, 1987.

2. *Cf.* Frank J. Sulloway, *Freud biologiste de l'esprit*, tr. fr. J. Lelaidier, Paris, Fayard, 1981, p. 266.

3. *Cf.* sur cet aspect des choses Paul-Laurent Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot, 1981, p. 44 *sq.* A sa façon aussi Fließ récuse cette opposition, tout comme E. Haeckel : *cf.* p. 181

4. « On doit se rappeler que toutes nos connaissances psychologiques provisoires doivent être un jour établies sur le sol des substrats organiques. Il semble alors vraisemblable qu'il y ait des substances et des processus chimiques particuliers qui produisent les effets de la sexualité et permettent la perpétuation de la vie individuelle dans celle de l'espèce. » S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », cité par P. L. Assoun, *op. cit.*, p. 56.

5. *Cf.* Lucille B. Ritvo, *L'Ascendant de Darwin sur Freud*, tr. fr.

et c'est grâce à lui qu'il réalisera son premier travail en biologie [1], suivi immédiatement après d'un deuxième [2] qui lui servira de modèle pour exposer plus tard les notions de fixation et régression en psychanalyse [3]. Il existe plus d'une trace de l'influence de Darwin dans l'œuvre de Freud. Citons seulement pour mémoire ici la formule du vulgarisateur darwinien Ernst Haeckel, reprise à son compte par Freud : « L'ontogenèse est une récapitulation abrégée et imparfaite de la phylogenèse. » Elle permet, selon Freud, de penser la structure des névroses et des psychoses comme s'il s'agissait d'une succession chronologique d'étapes de l'humanité durant la préhistoire [4]. Mais, surtout, Freud construit le « mythe scientifique » de *Totem et tabou* avec l'hypothèse de la horde primitive darwinienne, le meurtre du père articulant le complexe d'Œdipe infantile à un événement de l'histoire primitive de l'humanité.

Comme Sulloway l'a remarqué, « toute la théorie fliesséenne de la périodicité vitale implique nécessairement l'existence d'une sexualité infantile *spontanée* », puisque cette périodicité fait intervenir des périodes sexuelles, masculines et féminines, qui déterminent naissance et mort et se transfèrent de la mère à l'enfant. Tout moment évolutif de l'enfant porte donc, selon Fließ, la marque du sexuel dans les périodes qui le déterminent. Freud attend d'autant plus des observations de son ami qu'il est interdit de nursery par sa

P. Lacoste, Paris, Gallimard, 1992. Ce livre recense toutes les références de Freud à Darwin.

1. S. Freud, « Observations sur la formation et la structure complexe d'organes en forme de lobes désignés comme étant les testicules, chez l'anguille », avril 1877.

2. S. Freud, « Sur l'origine des racines postérieures du système nerveux des ammocètes (*Petromyzon planeri*) ».

3. *Cf.* S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1965, chapitre 22, p. 320.

4. S. Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, tr. Cahiers La Transa, 1986, et tr. P. Lacoste, Paris, Gallimard, 1986.

femme [1]. Or Fließ consigne méthodiquement tout ce qui a trait à l'activité sexuelle de son fils : ainsi des taches de sperme sur les draps [2]. Il avait aussi noté des écoulements de sang dans les urines une semaine après la naissance de l'enfant [3]. C'était pour lui l'équivalent d'une menstruation survenant périodiquement. Freud considère, dans *Les Trois essais*, le suçotement comme le paradigme des manifestations de la sexualité infantile ; or Fließ avait fait des observations similaires dans *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins*. Ses remarques sur la langue ne pouvaient que plaire à Freud : « J'aimerais seulement faire remarquer que le mouvement de succion que font les petits enfants avec les lèvres et la langue, à des jours périodiques, le *Ludeln*, ainsi que le suçotement du pouce (*Daumenlutschen*) doivent être considérés comme équivalents de l'onanisme. Cela engendre de l'angoisse et éventuellement de la neurasthénie, comme le véritable onanisme. Il est pulsionnel (*triebartig*) et c'est pourquoi il est si difficile d'en déshabituer les enfants. Le

1. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe an Wilhelm Fließ 1887-1904*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1986 (Édition complète établie par J. M. Masson et M. Schröter), lettre du 8 février 1897. Il n'existe à ce jour (septembre 1994) en français que l'édition censurée par A. Freud, M. Bonaparte, E. Kris de la traduction de ces lettres, parue sous le titre *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956. Toutes nos citations de passages déjà traduits des lettres de Freud à Fließ ont été revues, voire modifiées par A. Buffel, E. Porge, J.-F. de Sauverzac.

2. W. Fließ, *Der Ablauf des Lebens. Grundlegung zur exakten Biologie Le Cours de la vie. Fondement d'une biologie exacte*, Leipzig u. Wien, Franz Deuticke, 1906, p. 243. Cet ouvrage « fondamental » de Fließ n'a pas été traduit en français, nous y renverrons avec son titre « Le Cours de la vie ». Toutes les citations de Fließ, et d'autres auteurs allemands dont les textes n'avaient pas déjà été traduits, ont été faites par A. Buffel, E. Porge et revues par J.-F. de Sauverzac.

3. W. Fließ, « Le Cours de la vie », *Der Ablauf des Lebens, op. cit.*, p. 487, et W. Fließ, *Die Beziehungen zwischen Nase und weiblichen Geschlechtsorganen. In ihrer biologischen Bedeutung dargestellt*, Leipzig u. Wien, Franz Deuticke, 1897 p. 166 ; tr. fr. P. Ach et J. Guir, *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentées selon leurs significations biologiques*, Paris, Seuil, 1977, pp. 196, 239.

rôle que joue plus tard le mot *süss* dans la langue amoureuse a ici sa première racine physiologique. L'enfant goûte d'abord avec les lèvres et la langue au sein maternel le sucre du lait ; elles lui donnent la plus précoce expérience de la satisfaction. *Süss* a des rapports avec le français " sucer " *saugen*, avec *Zucker* (sucre), *sugar* et *sugere* [1]. »

Freud reconnaît par exemple devoir à Fließ l'expression « période de latence sexuelle [2] ». En retour, nombreuses (au moins douze) sont les références aux idées de Freud dans l'ouvrage de Fließ en question, en particulier sur l'hystérie, la névrose d'angoisse, la neurasthénie, la nocivité de la masturbation.

Laissons pour le moment l'inventaire systématique des emprunts et échanges d'idées, des influences mutuelles, pour en venir aux deux grandes notions qui constituent le lot à partager par Freud et Fließ : la périodicité et la bisexualité.

Fließ reprend de Darwin l'idée d'une périodicité vitale : il l'élève au rang d'une loi universelle régissant tout le monde organique et en propose le chiffrage en périodes de 28 et 23 jours. Ces chiffres lui servent par ailleurs de grille de lecture pour expliquer l'origine de toutes sortes de maux. Freud collabore activement à l'édification de cette théorie, corrigeant et récrivant des passages entiers, fournissant des dates établies à partir de données provenant de ses patients, de ses proches ou de lui-même.

Les calculs fliesséens de périodes entrent en ligne de compte pour Freud dans l'abord de plusieurs questions cliniques. En ce qui concerne celle du choix de la névrose, par exemple, il dresse des tableaux comparatifs pour expliquer ce choix en fonction du temps, notamment un tableau entre « les périodes de développement psychique » qui seraient des mul-

1. W. Fließ, *Die Beziehungen, op. cit.*, p. 185 ; trad. fr. p. 221. *Cf.* aussi *Die Beziehungen* p. 198. Sulloway cite ces passages pp. 163-165.

2. S. Freud, *Les Trois essais sur la théorie du sexuel*, tr. La Transa, tome 2, p. 25.

tiples de 23, et les « phases sexuelles » multiples de 28 jours [1]. En 1913, dans « La disposition à la névrose obsessionnelle », il écrit : « Depuis que les travaux de W. Fließ ont découvert la signification des grandeurs de temps déterminées pour la biologie, il est concevable d'attribuer la perturbation du développement à l'altération temporelle des poussées de développement [2]. » Par ailleurs Freud partage avec Fließ l'idée de poussées évolutives spontanées, périodiques, de la libido, spécialement pour les crises d'angoisse nocturne chez les enfants [3]. Dans une série d'ajouts à *L'Interprétation des rêves* (*Die Traumdeutung*) [4], Freud revient sur la théorie de la périodicité appliquée aux rêves. Il la prend suffisamment au sérieux pour avoir besoin d'ajouter, en 1914, une longue note réfutant l'origine « périodique » des sources du rêve, à savoir qu'il y aurait dans les rêves un retour périodique (de 23 et 28 jours) des impressions stimulantes du jour. Il conclut en disant que même si les « intervalles biologiques » de 23 et 28 jours étaient démontrés, « la *Traumdeutung* ne serait pas modifiée de façon essentielle », « mais cela donnerait une nouvelle source à l'origine du matériel du rêve ». Enfin, et cette recension n'est pas exhaustive [5], Freud convoque à nouveau la théorie des périodes quand il introduit la pulsion

1. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe..., op. cit.*, lettre du 6.12.96.

2. S. Freud, « La disposition à la névrose obsessionnelle », *Névrose, psychose et perversion*, tr. fr. sous la direction de J. Laplanche, Paris, PUF, 1973, p. 190. GW VIII p. 443.

3. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 497. GW II/III p. 591.

4. S. Freud, *ibid.*, pp. 88, 149, 150. Nous citerons désormais cet ouvrage par son titre allemand, comme il est souvent d'usage, d'autant que le titre français est inexact. Ce devrait être « L'interprétation du rêve ».

5. Il faudrait par exemple relever toutes les références à la théorie des périodes dans les correspondances de Freud : à Abraham (lettre du 25.1.1915), à Ferenczi (lettre du 1.6.1911)... et aussi « L'Esquisse » (1895), d'autres passages de *L'Interprétation des rêves* (p. 330, ajouté en 1914).

de mort en 1920 [1]. Même s'il pense que les formules de Fließ sont trop « rigides » pour ne pas « faire douter au moins que les lois qu'il a posées soient les seules à régner », et qu'il préfère trouver son miel dans les théories de A. Weissmann sur le soma (voué à la mort) et le germen (immortel), c'est néanmoins Fließ que Freud cite en premier, le reconnaissant *ipso facto* comme biologiste ayant conçu une théorie qu'il qualifie de « conception grandiose ». Ce terme est aussi utilisé par Fließ pour qualifier « l'ordre du cours de la nature », dans un article intitulé « Peut-on prolonger la vie [2] ? », qui traite au même moment du même sujet que Freud.

Remarquons que la théorie des périodes s'opposait ouvertement à la psychologie de l'associationnisme, telle qu'elle a été développée par Wilhelm Wundt et ses élèves. Malgré la fortune du terme « association » en psychanalyse, entretenue par Freud [3] mais surtout promue par C.G. Jung (dont vient le terme « complexe d'association »), la psychanalyse n'est pas une méthode fondée sur l'associationnisme. Freud n'utilise pas tant le terme « association » que celui d'*Einfall* (idée soudaine, idée incidente), pour désigner « les idées » dont le sujet doit faire part à l'analyste. *Einfall,* nous le verrons, est aussi un terme largement valorisé par Fließ. La

1. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, nouvelle traduction, Paris, Payot, 1981, p. 91.

2. Paru dans le *Berliner illustrierte Zeitung* entre 1924 et 1927. Voici la conclusion : « Comme à chaque être vivant, le temps nous est aussi imparti. Quand nous l'avons rempli le plan de la nature revendique que nous fassions de la place pour ceux qui viennent après nous et qui renouvellent la vie. Dans cette postérité seulement nous continuons à vivre. »

3. En juin 1906, en pleine affaire de plagiat, Freud fit une conférence « L'établissement des faits par voie diagnostique et la psychanalyse », *in* S. Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, nouvelle traduction française par B. Fréron, Paris, Gallimard, 1985, où il comparait la psychanalyse avec la méthode de Wundt de mesure du temps de réaction à des associations de mots.

dimension sexuelle de la pulsion, compatible, selon Freud, avec une temporalité périodique, représente un déterminisme tout autre que celui de l'associationnisme.

La notion de bisexualité est un enjeu d'importance entre Fließ et Freud puisque celui-ci reconnaît dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* qu'elle provient de Fließ et qu'il aurait souhaité inconsciemment se l'approprier, aveu que Fließ exploitera lors de l'affaire de plagiat.

Fließ aurait exposé sa conception à Freud à Pâques 1897, lors d'une rencontre à Nuremberg. Freud, dans sa lettre à Fließ du 14.11.97, fait la supposition que le refoulement met en jeu un facteur organique : « Ce facteur organique dépend de la façon dont s'est réalisé l'abandon des zones sexuelles suivant qu'il s'est effectué sur le type de développement masculin ou féminin ou qu'il ne s'est pas du tout produit » ; mais, contrairement à Fließ [1], il « renonce à voir dans la libido l'élément mâle et dans le refoulement l'élément femelle ».

En janvier 1898, après leur rencontre à la mi-décembre

1. W. Fließ, « Le Cours de la vie », *Der Ablauf, op. cit.*, p. 470 : « Ce que nous refoulons de notre conscience éveillée, nous le mettons dans la partie du sexe opposé de notre psyché. Alors les poussées périodiques qui sont masculines *et* féminines (23 et 28 jours !) accentuent en nous tantôt un sexe tantôt l'autre. Et ainsi s'élargit également par à-coups le champ de la conscience d'un côté ou de l'autre. Les changements soudains du caractère y sont liés : dureté immotivée des femmes, souplesse et esprit conciliant incompréhensibles chez l'homme. Tout ceci, la langue, la grande gardienne de connaissances ensevelies, le sait. Si elle fait [qu'on dise] que quelqu'un se lève du pied *gauche*, elle veut dire que son humeur a changé pendant la nuit. Seule la psyché consciente est influençable par la logique ; l'autre, celle du sexe opposé – qui, dans la morale, est appelée la voix de la conscience et, dans le rêve et dans les psychoses *, peut se manifester et agir avec la force d'une contrainte –, est inaccessible au raisonnement froid mais conduit en tant que cadence scientifique, artistique ou morale tout à fait puissamment notre vie.

* On comprend dans ce contexte seulement pourquoi chez des malades psychiques on trouve si fréquemment des stigmates corporels de l'autre sexe.

à Breslau, Freud écrit, enthousiaste, à Fließ : « Je suis véritablement subjugué par l'insistance de la bisexualité et je tiens cette idée incidente de toi pour la plus importante dans mon thème depuis la " défense ". » En revanche Freud se « hérisse » contre la liaison entre bisexualité et bilatéralité qu'établit Fließ.

La conception de la bisexualité de Freud n'est pas la même que celle de Fließ. D'ailleurs, afin de mieux marquer sa différence, Fließ introduit – selon lui – un « nouveau mot » pour désigner sa conception : la double sexuation (*Doppelgeschlechtigkeit*). Chaque fois que Freud aborde la question de la bisexualité il ne peut cependant que penser à Fließ, en un sens qui sûrement l'embarrasse. D'abord il doit lui reconnaître une priorité. On assiste chez Freud à des tentatives d'effacement du nom de Fließ dès qu'il parle de la bisexualité. Dans *Psychopathologie,* il reconnaît la tentative ouvertement ; mais dans d'autres cas l'effacement (ou sa tentative) a lieu sans qu'il soit signalé. Dans la première édition de *Trois essais sur la théorie du sexuel* (1905), Freud écrit : « Depuis que j'ai fait connaissance avec le point de vue de la bisexualité (par W. Fließ) je tiens ce facteur pour déterminant dans ce domaine... [1] . » Le « (par W. Fließ) » sera supprimé par Freud dans les éditions des *Trois essais* postérieures à l'affaire de plagiat (1906) soulevée par W. Fließ. En 1910, Freud ajoute en note à un passage dans lequel il est question de l'inversion sexuelle : « En 1906 W. Fließ (" Le Cours de la vie ") a revendiqué la propriété de l'idée de bisexualité (dans le sens d'une double sexualité [*Zweigeschlechtigkeit*]) [2]. »

L'embarras de Freud avec la notion de bisexualité ne tient pas qu'à une question de priorité vis-à-vis de Fließ, d'abord

1. S. Freud, *Trois essais sur la théorie du sexuel,* trad. La Transa, vol. 3, p. 41. *Trois essais sur la théorie sexuelle, op. cit.,* p. 162.

2. *Ibid.,* La Transa, vol. 1, p. 41 ; Gallimard, p. 49, qui omet de citer « Le Cours de la vie ».

oubliée, puis reconnue, effacée, et déniée. Il provient aussi de la difficulté de maniement de cette notion. En même temps que Freud y a recours, il la déconstruit. En 1915, dans un ajout aux *Trois essais*, Freud y distingue trois sens : « On utilise masculin et féminin tantôt dans le sens d'activité et passivité, tantôt dans le sens biologique, et puis aussi sociologique [1]. » Dans « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920), il compte trois séries de caractères (sexuels somatiques, sexuels psychiques, mode du choix d'objet) « qui jusqu'à un certain point varient indépendamment les uns des autres [2] » et, un peu plus loin, il écrit : « La psychanalyse est sur le même terrain que la biologie en ceci qu'elle prend comme hypothèse une bisexualité originaire de l'individu humain (et animal). Quant à l'essence de ce que, au sens conventionnel ou au sens biologique, on nomme " masculin " et " féminin ", la psychanalyse ne peut l'élucider ; elle reprend à son compte les deux concepts et les met à la base de ses travaux. Si l'on tente de les ramener à des principes plus originaires, la masculinité se volatilise en activité, et la féminité en passivité, ce qui est trop peu. »

A deux reprises, dans des œuvres tardives, Freud revient sur le rôle de la bisexualité dans le refoulement, selon la façon dont l'envisageait Fließ du temps de leur correspondance. Dans « Analyse finie et infinie » (1937), Freud rappelle qu'il a mentionné ailleurs le point de vue de W. Fließ [3], « qui était enclin à voir dans l'opposition des sexes la cause véritable et le motif originaire du refoulement [4] », et réitère son désaccord avec ce point de vue. Mais, si Freud refuse

1. *Ibid.*, La Transa, vol. 3, p. 39.
2. S. Freud, *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 269.
3. C'était dans « Un enfant est battu » (1919) in *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 240, sans nommer Fließ qui était désigné comme « un collègue ».
4. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, tr. fr. sous la direction de J. Laplanche, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 267.

« de sexualiser de cette manière le refoulement et donc de lui donner un fondement biologique », pourquoi, quelques lignes plus bas, maintient-il néanmoins le biologique comme un roc d'origine sous-jacent au psychique [1] ?

Si pour Freud l'essence du masculin et du féminin se volatilise pourquoi affirme-t-il dans « Le moi et le ça » (1923) : « Une investigation plus poussée découvre la plupart du temps le complexe d'Œdipe *dans sa forme la plus complète*, complexe qui est double, positif et négatif, sous la dépendance de la bisexualité originaire de l'enfant » et : « Il se pourrait aussi que l'ambivalence constatée dans les rapports avec les parents doive être entièrement rattachée à la bisexualité [2] » ?

Quelles que soient les interprétations que l'on fasse de ces textes, ils révèlent que Freud n'a jamais complètement coupé les ponts avec les conceptions de Fließ, d'autant, nous le verrons, qu'il avait activement participé à leur édification.

Freud rejette la corrélation spécifiquement fliesséenne entre les périodes de 23 et 28 jours et la bisexualité, mais non pas les notions de périodicité et de bisexualité prises séparément.

L'amitié de Freud et Fließ commence en 1887. Elle connaît des moments passionnés, en tout cas du côté de Freud, dont seules les lettres ont été retrouvées. Les deux amis ont peu d'occasions de se rencontrer dans cette période qui va jusqu'à la rédaction et la publication de la *Traumdeutung* (1900). De ce moment, juillet 1900, Fließ commence à incriminer la « véhémence » de Freud contre lui. Il situe l'incident au lac d'Achen près d'Innsbruck, dans le Tyrol. Freud, à en croire Fließ, aurait mis en cause la valeur absolue

1. *Ibid.*, p. 268.
2. S. Freud, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Nouvelle traduction, Paris, Payot, 1981, pp. 245-246.

que ce dernier attribuait aux processus périodiques. Fließ assure avoir perçu alors chez Freud une « animosité plus profonde ». A partir de cette date, les lettres se font plus rares, et leur correspondance s'interrompt tout à fait en 1902. Elle ne reprendra qu'en 1904 pour un bref échange de lettres qui va constituer le coup d'envoi, encore privé, de l'affaire de plagiat. Que s'est-il passé ?

Avant de devenir publique en 1906 l'affaire connaît des rebondissements. En octobre 1900, un certain Hermann Swoboda, en analyse chez Freud, entend celui-ci lui donner une interprétation de ses fantasmes qui fait référence « à la disposition bisexuelle de chaque être humain ». Swoboda en parle le soir même à son ami Otto Weininger, lequel ira voir Freud, un an plus tard, pour lui faire lire le manuscrit de son ouvrage *Sexe et caractère*. Freud le jugera trop spéculatif. Passant outre, Weininger le publie. Six mois après, Swoboda publie son premier livre sur les périodes et l'envoie à Fließ qui, en retour, le complimente. Ce n'est qu'au printemps 1904 que Fließ prend connaissance du livre de Weininger. Encouragé par son ami Pfennig, qui avait déjà publié un article sur une affaire de plagiat, il se convainc que Weininger et Swoboda, par l'intermédiaire de Freud, ont commis un double plagiat de ses propres idées. Après une période durant laquelle ils fomentent une riposte, Pfennig et Fließ dénoncent publiquement, en 1906, le plagiat dont Fließ est l'objet. Tel est le début de l'affaire, qui va défrayer les chroniques durant plus d'un an et dont nous allons essayer de retracer le déroulement et situer les enjeux.

Elle aura des conséquences d'une grande portée pour la psychanalyse dans des registres différents. Elle affectera durablement Freud et retentira sur ses amitiés futures, les limites qu'il s'imposera désormais dans ses relations et l'idée qu'il se fait de lui-même : « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue », déclare-t-il à Ferenczi, en faisant allusion à Fließ. Elle sera à l'origine de sa nouvelle théorie de la paranoïa

qu'il expose dans son étude du cas Schreber. Cela n'empêchera pas les théories de Fließ de garder une place dans l'œuvre de Freud [1] et de rencontrer, parmi les analystes eux-mêmes, de fervents adeptes (K. Abraham, W. Stekel, S. Ferenczi, A. Adler).

La rupture entre les deux amis a eu aussi des corrélations institutionnelles significatives pour la psychanalyse. Elle a probablement précipité la création des « Soirées du mercredi » à Vienne, chez Freud, en 1902 ; c'est ce que laisse supposer H. Nunberg dans son introduction aux *Minutes* : « Quelques années après la rupture entre Freud et Fließ, le groupe du " mercredi soir " devint cet auditoire dont Freud avait tant besoin [2]. » Le public de ces réunions succéda, pour Freud, au « seul public » qu'avait incarné Fließ. La désignation en octobre 1906 d'un secrétaire, O. Rank, qui établissait les minutes de la « Société psychologique du mercredi », n'est probablement pas non plus sans relation avec l'affaire du plagiat. Ces minutes permettaient de prévenir tout risque de réclamation indue de priorité pour les idées et travaux qui étaient exposés, et Freud n'était pas le dernier à se sentir

1. La discussion qui eut lieu le 29 janvier 1913 à la Société du mercredi portait sur la théorie des périodes de Fließ. Les analystes présents lui faisaient un certain crédit. Par exemple, selon Federn, « le déroulement périodique joue également un rôle important dans les troubles névrotiques, un rôle qui est toutefois annulé ou dissimulé par la répétition psychogène ». De l'intervention de Freud, il est rapporté : « Il aimerait formuler son opposition à Fließ de la façon suivante : les lois de la nature ne peuvent pas s'exprimer sous une forme pure, parce qu'elles entrent en conflit avec d'autres lois, alors que les lois de Fließ sont censées s'imposer sous une forme pure » et : « Une autre observation de Fließ mérite d'être vérifiée : à savoir que les hommes meurent à l'heure à laquelle ils sont nés » (*Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne,* tome IV, Paris, Gallimard, 1983, tr. fr. N. Schwab-Bakman, p. 180).

2. *Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne,* tr. fr. N. Schwab-Bakman, t. I (1906-1908), Paris, Gallimard, 1976.

plagié [1]. Selon G. H. Melenotte, les effets de la désignation de Rank comme secrétaire après l'affaire Fließ n'ont pas fini de se faire sentir même aujourd'hui ; voici le commentaire qu'il a bien voulu nous adresser à ce sujet : « Le caractère public que prit l'affaire Weininger-Swoboda dès janvier 1906 a provoqué un changement important et durable dans le petit cercle privé qui se réunissait chaque mercredi soir chez Freud depuis l'automne 1902. Cette transformation ne doit pas nous retenir par son caractère formel, qui est certes patent mais qui ne nous paraît pas recueillir l'essentiel du changement qui s'opéra dans l'institution freudienne encore à son stade germinal. [...] Non pas qu'Otto Rank, qui entra en fonctions dès le 10 octobre, soit suspect d'avoir introduit par lui-même le phénomène en cause. Disons qu'il en fut l'effet. Cette naissance d'une Société, la première Société psychanalytique, allouant à Rank sa fonction particulière, nous paraît bien être l'effet direct de la persécution fliessséenne, dès lors que celle-ci prit un caractère public. La paranoïa, dont Freud dira qu'il en a tout appris de Fließ, jette, sous la figure de la persécution que Fließ retourne contre Freud, sa lumière et son exigence de transparence au sein de la communauté en place. Celle-ci ne peut se faire que par le biais de l'écrit secrétarial qu'assure Rank, qui va promouvoir la transcription des interventions et des débats où chaque intervenant se trouvera nommé, charge lui étant donnée d'apporter la correction nécessaire une fois le compte rendu publié et diffusé aux membres de la Société. »

Enfin la rupture entre Freud et Fließ et surtout la façon

1. En témoigne sa réaction à la parution de livre de Moll, *La Vie sexuelle de l'enfant* (1908) ; lors de la discussion sur ce livre, Rank rapporte ainsi les propos de Freud : « C'est un livre insuffisant, inférieur et surtout malhonnête. Il y a deux preuves de sa malhonnêteté. L'une a été soulignée par le Dr. Rie. Aussi curieux que cela paraisse la sexualité infantile a réellement été découverte par lui, Freud. » *Les Premiers Psychanalystes*, t. II, Paris, Gallimard, 1978, p. 54 (séance du 11 novembre 1908).

dont elle s'est opérée a eu des conséquences sur l'idée que l'on se fait encore aujourd'hui de l'histoire de la psychanalyse, de ses origines et de ce qui s'est bâti avec l'édifiante auto-analyse de Freud.

Les traces laissées par la rencontre de Freud avec Fließ ont été en grande partie effacées. Cet effacement commença du vivant de Freud, qui détruisit les lettres de Fließ. La diaspora et les pertes d'archives consécutives à la persécution nazie et à la guerre eurent pour conséquence la disparition de documents et de témoins de cette époque. Les biographies plus ou moins hagiographiques de Freud, la politique de rétention des Archives Freud, la censure des lettres de Freud à Fließ [1] par A. Freud, M. Bonaparte et E. Kris – portant particulièrement sur la participation de Freud aux calculs de Fließ – ont entretenu le silence sur ce qui concernait la relation Freud-Fließ. On peut se demander si le manteau de Noé qui est jeté sur la vie et l'œuvre de Fließ ne concourt pas à entretenir l'image rassurante d'un personnage silencieux, mis en place de supposé analyste de Freud, afin précisément de garder le mystère sur l'acte par lequel Freud devint analyste.

Quoi qu'il en soit, l'incidence des théories de Fließ sur la pensée de Freud et ce qu'il faut bien reconnaître comme le noyau délirant chez Fließ – qu'elles recèlent et révèlent tout à la fois – n'ont jamais été véritablement abordés. L'affaire de plagiat de Fließ est restée en grande partie ignorée, méconnue, tronquée. Les récits succincts qui en ont été faits manquent d'informations, mélangent les dates, confondent – malgré la recommandation de Fließ – la question de la priorité et celle du plagiat [2]. Surtout ils ne

1. A cet égard le titre *La Naissance de la psychanalyse,* inscrit sous le nom de Freud pour rassembler ces lettres censurées, induit en erreur.

2. Quelques exemples tirés des biographies de Freud illustrent la façon dont cette affaire a été présentée. Wittels – qui se présente lui-même comme un « témoin critique » – dit en quelques lignes que Freud

permettent pas d'appréhender les ressorts du déclenchement de l'affaire, ni leur lien avec les théories de Fließ.

En redonnant la parole à Fließ, notamment à travers les documents traduits voire publiés ici pour la première fois, nous commençons à répondre à la question d'Octave Mannoni : « Où passe donc exactement cette ligne subtile et presque insaisissable qui sépare le délire de Fließ du savoir de Freud [1] ? »

était coupable dans cette affaire : il a commencé par nier, mais il l'a ensuite reconnu « avec une franchise magnifique » (Fritz Wittels, *Freud, l'homme, la doctrine l'école,* Paris, F. Alcan, 1925). Jones concède que « ce fut sans doute l'unique fois où Freud cessa un instant de se montrer véridique » mais fait ensuite, en deux pages, une présentation des faits très défavorable à Fließ (E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud,* Paris, PUF, t. 1, 1958, p. 346). Schur (M. Schur, *La Mort dans la vie de Freud,* Paris, Gallimard, 1975) abrège le récit des faits, et Marthe Robert ne consacre que quelques lignes à ce qu'elle appelle un « lamentable épilogue » (M. Robert, *La Révolution psychanalytique,* Paris, Payot, 1964, p. 182). Kris édulcore le vif de l'affaire qu'il présente en un seul paragraphe introduit curieusement par : « La tendance de Fließ à faire violence aux faits pour les faire cadrer avec ses hypothèses aboutit à un épilogue qui n'affecta que très superficiellement ses rapports avec Freud » (E. Kris, Introduction à *La Naissance de la psychanalyse,* Paris, PUF, 1979, p. 37). Compte tenu de ses liens par alliance avec la famille Fließ et de sa participation dans la publication des lettres de Freud à Fließ, Kris ne pouvait pas prendre trop ouvertement parti contre celui-ci. Le fils de Fließ, Charles, ressentit néanmoins le point de vue de Kris comme une trahison de la mémoire de son père. Même P. Gay, qui se donne un air d'objectivité, relate l'affaire de façon sommaire, et croit que la « faute [de Freud] fut moins d'avoir commis une indiscrétion en discutant de bisexualité avec Swoboda que de n'avoir pas su s'expliquer franchement avec Fließ au sujet de la visite de Weininger » (P. Gay, *Freud. Une vie,* Paris, Hachette, 1991, p. 180). Seul Sulloway (*op. cit.*) situe de façon argumentée l'affaire de plagiat dans le contexte des relations entre Freud et Fließ et ne tombe pas dans la caricature ou le jugement superficiel.

1. Octave Mannoni, « L'analyse originelle », in *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène,* Paris, Seuil, 1969, p. 117.

Chapitre 1

Wilhelm Fließ

Une jeunesse marquée par la mort

Issu d'une famille de Juifs sépharades installés dans le Markbrandeburg depuis le XVIII[e] siècle, Wilhelm Fließ est né le 24 octobre 1858 [1] à Arnswalde, comme son père Jacob Fließ. Le patronyme s'écrivait auparavant « Fliehs », on ne sait cependant ni quand ni pourquoi le changement eut lieu [2]. Cette orthographe se retrouve dans certaines bibliographies de Fließ. On peut également noter que dans le Brandeburg l'orthographe « Flieht » (venant étymologiquement de *fliessen*, couler) était répandue.

Les parents de Wilhelm ont emménagé à Berlin en 1862. Le père de Wilhelm faisait du commerce de grains, sans grand succès semble-t-il. C'était un homme honnête mais peu doué pour le commerce.

La mère de Wilhelm, Henriette, naquit sous le nom de Hirsekorn, le 26 mai 1834. Juive pieuse, elle observait les rites religieux, tradition que Wilhelm n'a pas suivie.

1. C'est aussi l'année de la mort de Julius, le frère cadet de Freud. Nous le notons car à beaucoup, et d'abord aux propres enfants de Wilhelm Fließ, la relation entre Freud et Fließ est apparue comme une relation fraternelle.

2. Nous tenons cette information d'une lettre de Pauline Jacobsohn, la fille de Wilhelm Fließ, adressée à l'institut Léo Baeck le 24.6.62, auquel elle remit les archives de son père qu'elle possédait. Ces archives se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque hébraïque de Jérusalem.

Deux autres enfants sont nés du mariage de Jacob et Henriette : un garçon, mort-né, le 28 novembre 1857, un an avant la naissance de Wilhelm, et une fille, Clara, le 5 octobre 1859, un an après la naissance de Wilhelm.

Wilhelm étudie au *Graue Kloster Gymnasium*. Il est souvent malade, ce qui interrompt ses études. On a dit qu'il aurait contracté une maladie qui aurait freiné sa croissance.

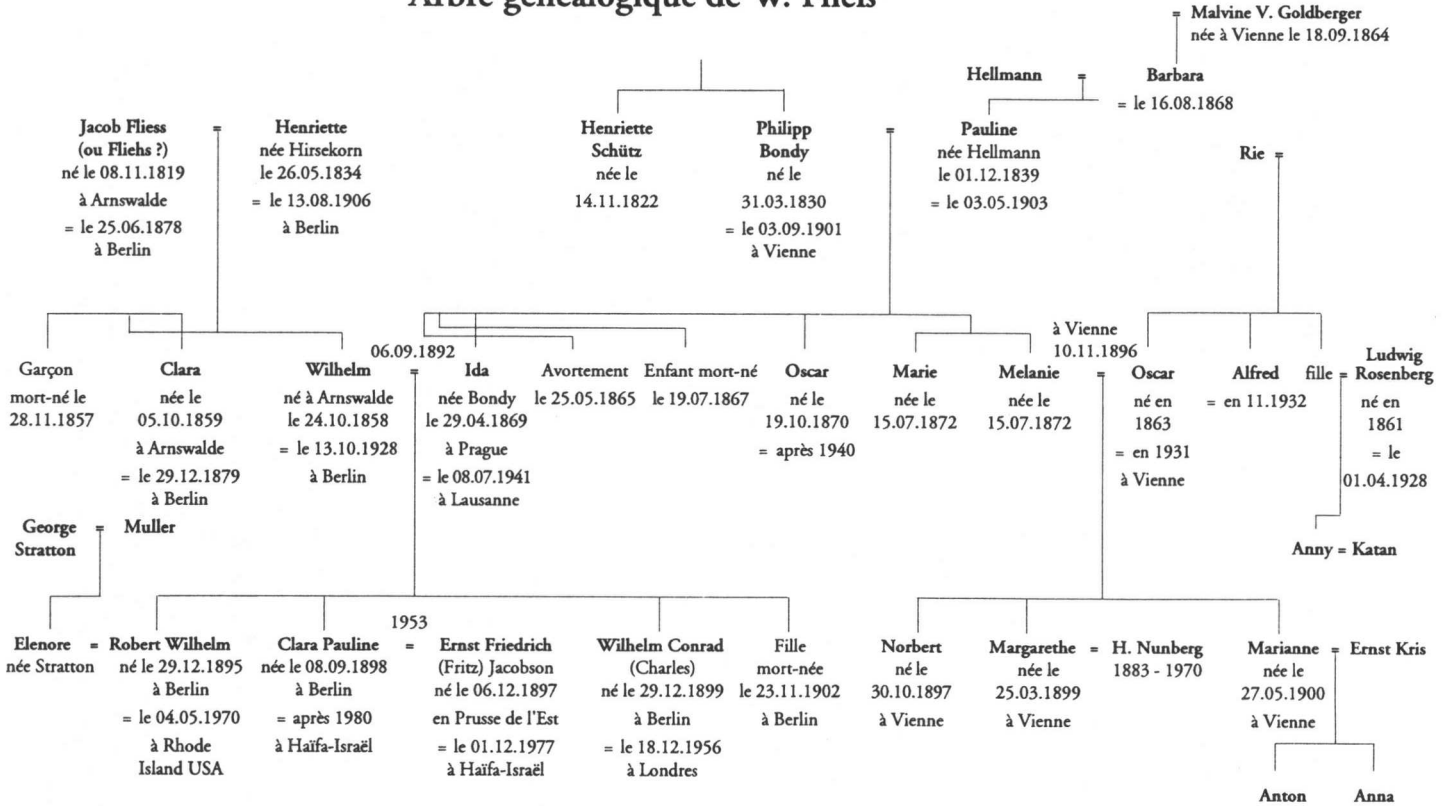
Le 25 juin 1878, Jacob Fließ meurt. Aucun des écrits, publics ou privés, que nous connaissions de Wilhelm Fließ ne fait mention de son père, et jamais, dans ses calculs, il ne fait intervenir sa date de naissance ou de mort, alors qu'il n'est pas avare de données sur d'autres membres de sa famille. La seule indication provenant de Wilhelm sur la mort de son père nous est connue par une lettre de Freud à Ferenczi : « La conviction que son père, mort d'érysipèle après de longues années de suppuration nasale, aurait pu être sauvé, a fait de lui un médecin, dirigeant même son attention sur le nez. La mort subite de son unique sœur deux ans plus tard, au deuxième jour d'une pneumonie, dont il ne pouvait rendre les médecins responsables, lui a inspiré la théorie fataliste des dates prédestinées de la mort – comme pour se consoler. Ce bout d'analyse, contraire à son désir, fut le motif intérieur de la rupture qu'il mit en œuvre de façon si pathologique (paranoïaque) [1]. » Or, si telle est bien la version transmise par Fließ, elle ne correspond pas à la vérité des faits. Pauline Jacobsohn a donné un même témoignage à K. R. Eissler [2] et à Peter Swales [3] : Jacob Fließ

1. Sigmund Freud-Sandor Ferenczi, *Correspondance*, tr. fr. par l'équipe du Coq Héron, 1908-1914, Lettre du 10 janvier 1910, Paris, Calmann-Lévy, 1992, pp. 133-134.

2. Interview de Pauline par K. R. Eissler, le 26 septembre et le 6 octobre 1964, déposé à la Bibliothèque hébraïque de Jérusalem.

3. P. Swales, « Freud, Fliess, and Fratricide : The role of Fliess in Freud's conception of paranoïa », *Sigmund Freud. Critical Assessments*, Edited by Laurence Spurling, vol. I, London and New York, Routledge, 1989, et conversation personnelle.

Arbre généalogique de W. Fließ*



* Un premier état, établi par P.J Swales, est déposé à la Bibliothèque hébraïque de Jérusalem.

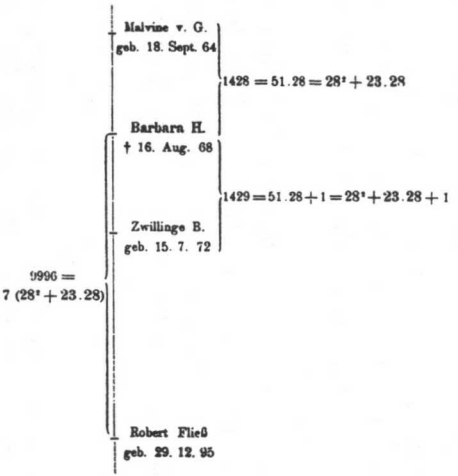
se serait suicidé à Leipzig (ou sur la voie de chemin de fer entre Berlin et Leipzig), alors que – comme beaucoup d'autres commerçants à son époque – il avait fait faillite. Les circonstances exactes de ce suicide ne sont pas bien établies, le certificat de décès ne porte aucune mention de la cause de la mort. Pauline aurait appris la cause réelle de la mort de son grand-père par son frère Robert, qui lui-même le tenait de parents ou d'amis lorsqu'il fit des recherches de documents sur ses origines pour répondre aux exigences des nazis dans les années 1930. Wilhelm savait la cause de la mort de son père ; il avait alors vingt ans et se rendit à la levée du corps. Le silence qu'il observa même avec son ami Freud sur cet événement, comme sur la vie de son père, a dû peser d'un grand poids sur l'ensemble de leurs relations. Il n'est pas étonnant qu'il se montre sceptique devant le « bout d'analyse » que lui fait Freud, mais c'est un scepticisme qui est à la mesure de son refus de confiance.

Un an et demi après la mort de Jacob, la mort frappe à nouveau la famille Fließ : le 29 décembre 1879, la sœur de Wilhelm, Clara, meurt, à l'âge de 20 ans, emportée en trente heures par une pneumonie [1]. Cette jeune fille avait des talents de dessinatrice. Wilhelm était très attaché à elle, il lui fallut plusieurs années pour surmonter le choc de sa mort. Selon Pauline, les parents de Wilhelm étaient très occupés, ce qui a renforcé l'attachement de Wilhelm à sa sœur. Dans une lettre à Ida, sa future femme, Wilhelm aurait déclaré que c'est en faisant sa connaissance qu'il aurait commencé à se libérer du malheur de la perte de sa sœur. Freud, lui, affirmera que Pauline vint remplacer Clara pour Wilhelm [2]. Si l'on en juge par l'importance du thème de la

1. W. Fließ, « Das Jahr im Lebendigen », 1918, p. 61.

2. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe an Wilhelm Fließ*, *op. cit.*, lettre du 9.10.1898 écrite au moment de la naissance de Pauline. Au sujet de la place de Pauline *cf.* aussi la lettre du 8.10.1895 et la *Traumdeutung* p. 409 (rêve « Non vixit »).

Das läßt sich so veranschaulichen:



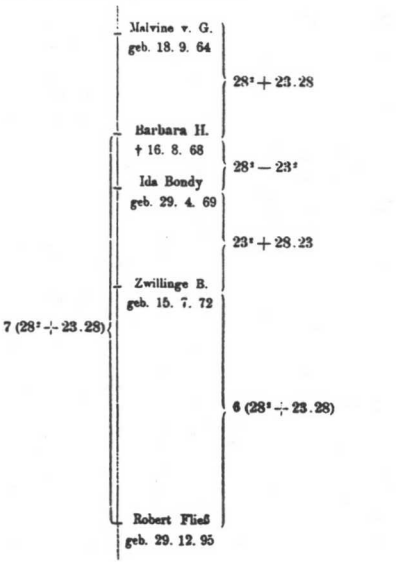
Um den Todestag der Großmutter gruppieren sich also harmonisch die Geburten zweier Enkel mit $28^2 + 23 \cdot 28$ Tagen, und der Urenkel steht

$$7\,(28^2 + 23 \cdot 28) \text{ Tage ab, oder } \frac{28}{4}\left(28^2 + 23 \cdot 28\right).$$

Dieser Urenkel ist aber der Sohn von Ida Boudy. Deren Geburtstag 29. April 1869 ist von dem Todestag ihrer Großmutter $256 = 28^2 - 23^2 + 1$ und von dem Geburtstage ihrer Schwestern (Zwillinge 15. Juli 1872) $1173 = 51 \cdot 23 = 23^2 + 28 \cdot 23$ Tage entfernt.

Also oben: $28^2 + 23 \cdot 28 = 28\,(28 + 23)$,
hier: $23^2 + 28 \cdot 23 = 23\,(28 + 23)$.

Wenn wir also vorläufig die Ungenauigkeit eines Tages vernachlässigen dürfen, dann sieht das ganze Bild so aus:



Dieses beredte Beispiel zeigt, wie in dem zusammenhängenden Strom lebendiger Substanz der Tod dem Leben Platz macht und wie der Sterbetag ebenfalls den periodischen Beziehungen der 28 und 23 Tage untertan ist.

Wenn Bismarck

geb. 1. April 1815
gest. 30. Juli 1898
} $30436 = 1087 \cdot 28$

Par comparaison avec l'arbre généalogique de Wilhelm Fließ, voici deux arbres généalogiques concernant son fils Robert, dressés par W. Fließ, dans « Le Cours de la vie », Der Ablauf *(pp. 7-8), selon la « filiation » qu'établit la théorie des périodes.*

mort dans l'œuvre de celui-ci, il est en effet probable qu'un deuil n'a jamais été achevé pour Wilhelm Fließ.

A 21 ans Wilhelm se retrouve donc seul avec sa mère et les dettes laissées par son père. A l'exception d'un proche la famille fournit peu d'aide.

Wilhelm passe son *Abitur* et doit ensuite travailler pour poursuivre ses études de médecine à l'université Friedrich Wilhelm de Berlin. Il écrit des articles dans des journaux, donne des cours et se lie d'amitié avec les pères de ses « élèves ». Du Bois-Reymond (selon Pauline) ou Helmholtz (selon Charles, un fils de Fließ) fut son professeur.

A la fin de ses études, en 1883, après une courte période de stage à l'hôpital de Berlin, il s'installe comme médecin généraliste et sa clientèle se développe rapidement. Il subvient à ses besoins et à ceux de sa mère.

Pauline raconte qu'un ami de Jacob Fließ, et oncle de deux élèves de Wilhelm Fließ, nommé Carl Siber, lui offrit une grande plaque de médecin lors de l'obtention de son doctorat. Comme elle était trop grande, Wilhelm ne voulut pas la fixer mais se refusa à en acheter une autre pour ne pas blesser l'ami paternel. De sorte qu'il n'eut jamais de plaque de médecin.

Vers la fin de ses études il commence à voyager, en Norvège, en Italie, notamment pour faire des comptes rendus de congrès médicaux, ce qui lui rapporte de l'argent et lui permet de rencontrer des personnalités de différents milieux avec lesquelles il se lie d'amitié.

Il n'obtint jamais de poste à l'Université. Selon Pauline, vers 1887-1889, Hugo Kronecker, assistant de Du Bois-Reymond, aurait proposé à Fließ un poste de professeur à Breslau. Juif athée, Wilhelm refuse de se faire baptiser. Kronecker n'aurait pas apprécié [1].

1. Son détachement affiché pour la religion juive n'a pas empêché plus tard les critiques de Fließ d'assimiler sa théorie des périodes à une

En automne 1886, il décide de prendre une année sabbatique et il entreprend une série de voyages en Europe. Il confie sa clientèle à un collègue et va en Italie pour bénéficier de son climat. Il visite Naples, Capri, Rome et reste six mois à l'université de Pise. Ensuite il se rend à Paris, à l'institut Pasteur et à la clinique de Charcot, puis à Londres.

En août 1887 il arrive à Vienne pour travailler à l'Hôpital général. Il y reste trois mois. Peu de temps avant son départ il rencontre pour la première fois Freud, qui était lui-même revenu de Paris (où il avait suivi l'enseignement de Charcot) huit mois auparavant. Il est généralement admis que cette rencontre a lieu par l'entremise de Joseph Breuer [1]. Quoi qu'il en soit, Fließ assiste aux leçons de Freud sur l'anatomie et le fonctionnement du système nerveux ; Freud fera un jour allusion au fait que Fliess a été son « élève » [2].

Wilhelm revient à Berlin, en novembre 1887, et reprend son activité à son cabinet ; il ouvre même une petite clinique – comme il en existait tant à Berlin – avec quelques lits.

Dès son retour, il reçoit une lettre de Freud l'invitant à poursuivre leurs relations : « Bien que cette lettre soit une lettre utilitaire je vous avoue que j'aimerais bien rester en contact avec vous [littéralement : poursuivre le rapport (*Verkehr*)]. Vous m'avez fait une profonde impression... [3]. »

interprétation kabbalistique des chiffres. Là même où il croyait s'affranchir le plus de sa tradition (dans une conviction rationaliste), il en suscitait l'évocation. *Cf.* A. Hirschmüller, *Josef Breuer,* tr. fr. M. Weber, Paris, PUF, 1991, p. 324. *Cf.* aussi D. Bakan, *Freud et la tradition mystique juive,* tr. fr. P. Osusky et E. Risler, Paris, Payot, 1977, pp. 61-69.

1. P. Swales, *op. cit.,* mentionne cependant une version selon laquelle la rencontre se serait faite à l'instigation du laryngologiste Edouard Ronsburger.

2. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe...*, *op. cit.,* lettre du 10.07.1893.

3. *Ibid.*, lettre du 24.11.1887.

Le début de l'amitié avec Freud

C'est le coup d'envoi d'une longue correspondance, dont seules les lettres de Freud sont aujourd'hui accessibles [1]. Elles permettent dans une certaine mesure de reconstituer l'iti-

1. Le 6.12.1928, juste après la mort de Wilhelm Fließ, Ida Fließ écrit à Freud pour lui demander de lui prêter « pour un temps limité » et « sans but extérieur » les lettres de son mari. Voici les réponses de Freud. D'abord le 17.12.1928 il répond :

« Chère Madame

Je m'empresse de répondre à votre lettre bien qu'à ce jour je ne puis encore rien communiquer de décisif pour combler votre vœu.

Mon souvenir me dit que j'ai détruit à un moment donné après 1904 la plus grande partie de notre correspondance. Mais il reste la possibilité qu'un nombre des lettres recherchées ait été conservé et retrouve le jour par une recherche soigneuse dans les pièces que j'habite depuis 37 ans. Aussi puis-je vous demander un délai jusqu'à Noël. Ce que je trouverai sera mis à votre disposition sans condition. Si je ne trouve rien vous comprendrez alors que rien n'a échappé à la destruction.

Certainement je serais également heureux d'apprendre que mes lettres à votre mari, mon ami intime pendant de longues années, ont trouvé un sort qui les préserve de toute utilisation à venir.

En vous présentant mes sentiments de condoléances, je reste votre dévoué Freud. »

Le 30 décembre 1928 Freud écrivit de nouveau à Ida Fließ :

« Chère Madame,

Jusqu'à présent je n'ai rien trouvé et suis très enclin à supposer que toute la correspondance a été détruite. Mais étant donné que je n'ai pas non plus trouvé d'autres choses telles que les lettres de Charcot que j'ai dû certainement conserver, je considère que la recherche n'est pas close. Dans le cas où je trouverais quelque chose, mon assentiment reste naturellement valable,

Votre très dévoué Freud. »

Ces deux lettres se trouvent à la Bibliothèque hébraïque de Jérusalem. Elles ont été publiées, en allemand, dans l'introduction des *Briefe an Wilhelm Fließ*, Fischer, pp. XVI-XVII ; celle du 17 décembre y est datée par erreur du 7 décembre. Les deux lettres de Ida à Freud n'y sont reproduites que partiellement. Comme on peut le lire, ces lettres de Freud laissaient une lueur d'espoir à Ida Fließ, et à nous aussi ! Mais jusqu'à ce jour rien n'est apparu.

néraire de Fließ jusqu'en 1902. Cette période est particulièrement intense pour lui : mariage avec Ida, naissance de ses enfants, conception de la théorie des périodes et de la bisexualité, extension de sa clientèle, publications. Pour Freud aussi ce fut une période bien remplie : après son mariage en 1886 avec Martha, ses enfants naissent en 1887, 1889, 1891, 1892, 1893, 1895 ; il publie les *Études sur l'hystérie,* « Psychonévroses de défense », « Obsessions et phobies », « Les souvenirs écran », et la *Traumdeutung* (*L'Interprétation des rêves*)... Pendant ce temps, meurent les maîtres dont se réclament Freud et Fließ, les représentants de l'école de Helmholtz : Ernst Brücke en 1892, Hermann Helmholtz en 1894, Carl Ludwig en 1895, Emil Du Bois-Reymond en 1896 [1].

La correspondance, épisodique au début, prend un rythme soutenu à partir de 1892. Freud et Fließ ne se contentent pas de s'envoyer des lettres, ils s'adressent aussi des malades, dont ils parlent, ils échangent leurs photos, commencent à lire chacun les travaux de l'autre. Fließ s'intéresse à ceux de Freud sur l'anatomie du cerveau et le pousse à écrire un traité.

Entre 1887 et 1892, ils ne se revoient qu'une fois. En mai 1892 Fließ manifeste son intention de se marier avec une Viennoise, Ida Bondy. A partir du mois de juin, Freud commence à le tutoyer et signe « ton Sigm. Freud ». Il rencontre à plusieurs reprises les futurs beaux-parents de Fließ qui le reçoivent amicalement. Le mariage a lieu à Vienne (Medling) le 6 septembre, en présence de Philipp Bondy et Carl Siber ; il est célébré « selon le rite israélite et la loi bourgeoise ».

Ida, ses sœurs et leur mère font partie du cercle de patients de Breuer, lequel a donc été un intermédiaire entre Freud

1. *Cf.* S. Bernfeld, « Freud's earliest theories and the school of Helmholtz », in *The Psychoanalytic Quarterly*, vol. XIII, n° 3, July, 1944.

et Fließ et entre Fließ et sa femme. Issue d'un milieu aisé, Ida a une dot importante. Née à Prague le 29.4.1869, elle est la fille aînée de Philipp Bondy, commerçant, et de Pauline née Hellmann ; après elle, viennent Oscar et deux sœurs jumelles, Marie et Melanie [1].

Wilhelm et Ida Fließ auront quatre enfants : Robert Wilhelm naît le 29.12.1895, Clara Pauline le 8.9.1898, Wilhelm Conrad (Charles) le 29.12.1899 et le 23.11.1902 naîtra un enfant mort-né.

Wilhelm s'entendait très bien avec ses beaux-parents. Pauline dépeint sa mère comme une femme autoritaire, nerveuse, impulsive, psychopathe et qui préférait Robert. Elle serait restée malade pendant plusieurs années. A l'inverse Elenore, la future femme de Robert Fließ, la regardait comme une « hôtesse accomplie, pianiste amateur, qui attirait chez elle artistes, chanteurs, pianistes. Ses amis l'appelaient " la duchesse " [2] ». Quant à Wilhelm, selon Elenore, c'était un homme charmant avec ses patients et ses amis mais qui se comportait comme un tyran domestique. Les enfants étaient, dit-elle, « des citoyens de seconde classe ». Ida elle-même, ajoute-t-elle, accordait plus d'importance aux théories de son

1. Oscar est commerçant et collectionneur d'art.

Melanie se mariera le 6.10.96 à Vienne avec le Dr Oscar Rie, ami, collègue, médecin de famille de Freud, qui a cosigné avec ce dernier l'*Étude clinique de l'hémiplégie cérébrale de l'enfant* (1891). Freud le présente aux réunions de la Société du mercredi le 7 octobre 1908 et il y fera un compte rendu sur Moll. Les deux filles de Oscar Rie et Melanie Bondy (sur les trois enfants qu'ils auront) se marieront avec des psychanalystes qui deviendront célèbres : Margarethe se mariera avec H. Nunberg et Marianne avec E. Kris. Quand elle était plus jeune, Margarethe vint à Berlin et fut bien accueillie par les Fließ. Après la rupture entre Freud et Fließ, les Rie prirent parti contre Fließ et ce n'est qu'après la mort de Wilhelm Fließ que Melanie revint à Berlin et que les Rie et les Fließ renouèrent officiellement des relations.

De Marie, la jumelle de Melanie, nous ne savons rien, sinon qu'elle ne s'est pas mariée.

2. Elenore Fliess, *Robert Fliess : the Making of a Psychoanalyst,* Londres, Raffey and Clark, 1974.

mari qu'à ses tâches parentales. De fait, Ida a beaucoup contribué aux théories de Fließ, comme Freud lui-même l'a fait remarquer à son ami, en étant, outre son épouse, un matériel d'observation et sa « secrétaire » [1]. Ida recopiait les lettres et brouillons de son mari. Après la mort de celui-ci, elle remplit un cahier de tous les passages de la *Traumdeutung* qui le concernaient. C'est elle qui, par ailleurs, s'occupait de la gestion du patrimoine.

Aussitôt après son mariage à Vienne, Wilhelm Fließ revient à Berlin avec sa femme et emménage au Heydstr. 1, où il résidera jusqu'à sa mort. Fließ envoie à Freud, en juillet 1892, « Neue Beiträge zur Klinik und Therapie der nasalen Reflexneurosen » (Nouvelles contributions à la clinique et la thérapie des névroses nasales réflexes) et Freud en corrige les épreuves en octobre. Il lui soumet son article « Die nasale Reflexneurose » (La Névrose nasale réflexe) qu'il a présenté au 12e congrès de médecine interne de Wiesbaden (12-15 avril 1893) et que Freud lui renvoie, avec plusieurs pages de remarques, ligne à ligne [2] ; un passage entier est récrit par Freud et publié tel quel par Fließ. En mai 1894, Fließ envoie une première version de « Magenschmerzen und Dysmenorrhee in neuen Zusammenhang » (Douleurs d'estomac et dysménorrhée dans une nouvelle connexion) au sujet de laquelle Freud l'encourage à développer la partie théorique et le diagnostic différentiel, et en septembre il lui fait part d'une longue série de remarques, ligne à ligne, sur les épreuves [3], que Fließ acceptera pour l'essentiel.

1. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe... op. cit.*, lettre du 13.9.1894, Manuscrit O.

2. Ce texte constitue le Manuscrit C_2 dans S. Freud, *Sigmund Freud Briefe..., op. cit.*

3. L'article paraît en 1895 dans les numéros 1, 2, 3, 5, 8, 9, 10 du *Wiener klinische Rundschau* (dirigé par le Privatdocent Dr. Heinrich

De son côté, Fließ commente « Psychonévroses de défense », ainsi que des histoires de névrosés et des esquisses que Freud lui adresse en vue d'un travail commun sur la neurasthénie [1]. Freud y affirme l'origine sexuelle de la neurasthénie et de la névrose d'angoisse (il demande à son ami de le dissimuler à Ida). Fließ le confirmera plus tard par ses observations (« l'angoisse s'est révélée constamment être une partie d'excitation sexuelle transformée parce que incomplètement et mal utilisée [2] ») ; après sa découverte des « périodes » en 1895, il ajoutera que les accès d'angoisse surviennent à des intervalles périodiques, preuve qu'il y a de la périodicité aussi chez les hommes.

Au cours de l'année 1893, Freud voit tellement de neurasthéniques en consultation qu'il se sent capable de faire le travail seul mais ne veut pas pour autant dissoudre sa « communauté » avec Fließ. Il attend de lui l'explication du mécanisme physiologique et le « considère comme le Messie qui devra résoudre grâce à quelque progrès technique, le problème posé [3] ».

Freud et Fließ échangent aussi leurs avis médicaux, Freud délaissant ceux de Breuer. A Fließ qui lui donne des conseils afin de faire cesser les palpitations cardiaques, Freud répond que les migraines violentes et fréquentes dont son ami souffre sont d'origine nerveuse. Fließ se fait opérer pour remédier à ces migraines, Freud se fait cautériser le nez.

Depuis le mariage de Fließ les deux amis ne se sont vus

Paschkis). Ida est la première « malade » sur qui Fließ ait pratiqué un traitement nasal avec de la cocaïne, et il l'a prise comme exemple dans son article.

1. *Cf.* sur ce sujet l'intéressant article de M. Schröter, « Un dialogue scientifique entre Freud et Fließ, " Le projet d'étude sur la neurasthénie " » (1893), *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse,* n° 2, Paris, PUF, 1989.

2. W. Fließ, *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins, op. cit.,* p. 171.

3. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe..., op. cit.,* lettre du 10.7.1893.

qu'à Pâques 1893 à Berlin, en août 1894 à Munich et à Noël 1894.

La solution de la conception

L'année 1895 est décisive pour chacun des deux hommes : Freud découvre le « secret » des rêves dans l'analyse de son rêve « paradigme » dit de « l'injection à Irma » ; Fließ résout le problème de la « conception » qu'il publiera dans *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins* (1896), ouvrage qui fait un lien entre ses travaux passés et sa nouvelle théorie.

A la demande de Freud, Fließ se rend à Vienne, fin janvier, pour examiner Emma Eckstein, une analysante de Freud (elle devint d'ailleurs analyste). Après avoir confirmé chez elle l'existence d'une névrose nasale réflexe, ils décident de l'opérer. Les restes diurnes concernant cette opération et ses suites sont à l'origine du fameux rêve de Freud de l'injection à Irma (qui date du 24 juillet). Deux mois après l'opération, son état empirant, on découvre 50 cm de gaze oubliée par Fließ dans le nez d'Emma. Même après qu'on eut retiré ce corps étranger, elle met plusieurs mois à se rétablir. Fließ attrape la grippe après cette opération. A cette même occasion, il opère aussi Freud qui gardera une suppuration nasale jusqu'au 13 avril. Cet empyème cesse après une application de cocaïne. Freud appelle alors Fließ « son cher magicien », ce qui montre que ces opérations malheureuses n'altèrent en apparence pas la confiance qu'il place en Fließ, ni celle de Breuer d'ailleurs, lequel envoie des patients à Fließ. Breuer est aussi satisfait de l'amabilité de Fließ. Dora, la fille cadette de Breuer, se fait opérer par Fließ (on ne sait pas exactement à quelle date : en tout cas avant mars 1895) et lui en reste reconnaissante.

A Vienne, Fließ et Freud se font photographier ensemble,

laissant à la postérité une photo fameuse où ils posent si semblables l'un à l'autre. Allant au-devant du vœu de Fließ, Freud en commande (en mars) une douzaine d'exemplaires afin de les distribuer.

Fließ expose à Vienne et à Berlin sa théorie selon laquelle on peut supprimer les douleurs de l'accouchement par cocaïnisation du nez, ce qui donne lieu à une polémique avec le professeur de gynécologie viennois R. Chrobak qui conteste les résultats de Fließ. Bien entendu Freud prend le parti de son ami.

Durant tout le premier semestre de l'année 1895, Freud suit les directives médicales de Fließ et le conforte dans son rôle de médecin personnel : « Pour moi tu restes le médecin, le type d'homme auquel on remet plein de confiance sa vie et celle des siens [1]. » Breuer lui-même accepte la théorie nasale de Fließ et lui fait une bonne réputation à Vienne. En revanche, O. Rie écrit une lettre à Fließ (le 10.6.1895 [2]) dans laquelle il lui dit qu'il ne croit pas à l'étiologie « nasale » des troubles cardiaques de Freud et regrette qu'il l'entretienne dans cette croyance au lieu de le pousser à cesser de fumer.

En avril Ida est enceinte : ses dernières règles datent du 1er avril et la première absence de règles a lieu le 29 avril ; la grossesse devait donc être connue début mai. Cet événement va déterminer la suite de l'œuvre de Fließ qui passera des recherches cliniques et thérapeutiques sur les névroses nasales réflexes à un système spéculatif sur les périodes masculines et féminines. Fließ avait déjà publié ses travaux sur les relations entre le nez et la menstruation [3] mais dans aucun de ceux-ci il n'avait été question des périodes de 23

1. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe..., op. cit.*, lettre du 20.4.1895.
2. Qui se trouve à la Library of Congress.
3. *Nouvelles contributions à la clinique et la thérapie des névroses nasales réflexes*, 1893 ; « La névrose nasale réflexe », 1893 ; « Douleur d'estomac et dysménorrhée dans une nouvelle connexion », 1895.

et 28 jours dont le cycle règle dès lors selon lui la survenue de toutes sortes d'événements.

Dès le mois de mai, il annonce à Freud qu'il a « résolu le problème de la conception [1] », ce qui constitue la première déclaration de sa découverte de la loi des périodes. D'après l'usage qu'il fera de cette loi, on peut considérer que « le problème de la conception » se rapporte à la fois à la détermination du moment de la fécondation dans le cycle féminin et à celle du sexe de l'enfant. Pour comprendre l'enthousiasme de Fließ et de Freud il ne faut pas oublier que ces deux problèmes n'étaient pas résolus en 1895. Ogino Kyûsaku (1882-1974), futur inventeur de la méthode qui porte son nom associé à celui de Knaus, n'avait que 13 ans. Quant à l'explication que dans l'espèce humaine la détermination du sexe est liée à la présence ou l'absence du chromosome Y, il a fallu attendre T. Painter en 1923. Même si, en 1895, la biologie de la fécondation n'en était qu'à ses débuts, il est cependant remarquable que Fließ s'écarte des chemins empruntés par ses contemporains et n'y fasse pas référence. Weissmann avait pourtant distingué, en 1892, les cellules germinales (à 23 (!) chromosomes) et les cellules somatiques (à 46 chromosomes) ; en 1900 Hertwig publiera sa théorie de la fécondation (fusion des noyaux du spermatozoïde et de l'ovule) et Boveri décrira la méiose (division cellulaire qui aboutit à la formation des gamètes). La découverte de Fließ se situe sur un autre plan que celui de l'expérimentation biologique.

Nous ne savons pas précisément sous quel mode la solution est venue à Fließ : intuition, déduction, interprétation,

1. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe..., op. cit.*, lettre du 25.5.95 : « Ta communication aurait pu me faire crier. Si tu as réellement résolu le problème de la conception alors demande-toi tout de suite quelle sorte de marbre tu préfères. »

illumination ? mais nous avons tout lieu de supposer, par reconstruction à partir de ses écrits, qu'elle est survenue *soudainement* à la façon d'une idée incidente (*Einfall*). Cette « solution » (à quel autre problème ? c'est la question que nous posons) a acquis d'emblée un caractère de certitude pour Fließ qui n'a jamais été remis en question et n'a fait au contraire que se confirmer et se généraliser. Elle est venue d'un « ailleurs », indéfini, et ce au moment où il a su qu'il allait devenir père pour la première fois. La relation entre la grossesse d'Ida et la loi des périodes comme solution au problème de la conception est explicitement établie par Fließ lui-même dans *Les Relations* et confirmée plus tard dans « Le Cours de la vie [1] ». Dès le mois de juillet 1895, il commence à prendre des notes, jour après jour, sur la grossesse de sa femme [2]. Sous le nom de Mme A, il en fait le cas princeps de la théorie des périodes dans *Les Relations* [3].

La soudaineté avec laquelle Fließ a trouvé les chiffres 23 et 28 est décelable dans *Les Relations*. En effet, la loi des périodes y est présentée inopinément au beau milieu du livre (chapitre 8) sans que rien ne l'annonce ni ne la justifie. A partir de ce chapitre d'ailleurs, les calculs commencent à envahir les pages et Fließ devient péremptoire dans l'affirmation de sa certitude.

D'après son ami Richard Pfennig, Fließ dans ses recherches « opérait au début et encore toute l'année 1895 jusqu'à Noël avec trois chiffres : 23, 28, 33 ; et c'est seulement lorsqu'il s'est aperçu que $33 = 2 \times 28 - 23$ et lorsqu'il fit l'épreuve que les autres variations de 28 pouvaient être expliquées de manière satisfaisante en y ajoutant 23, qu'il se décida à l'application exclusive des deux nombres périodiques. Seule la connaissance du livre de Düsing " La Régulation du rapport sexuel " le détermina à mettre en rapport le 23 avec

1. W. Fließ, « Le Cours de la vie », *Der Ablauf, op. cit.*, p. 248.
2. W. Fließ, *Les Relations, op. cit.*, p. 148.
3. W. Fließ, *Les Relations*, p. 148 et *sq.*

le sexe masculin ; car le chiffre le plus élevé de la proportion des naissances des garçons aux naissances des filles était identique au quotient 28 : 23 [1] ».

Freud est très impressionné par la découverte de Fließ, il l'associe à l'attente d'une naissance : « *Nous* attendons [un enfant, qui sera Anna pour Freud] pour décembre-janvier. Gloire à ta découverte, tu serais l'homme le plus fort, tu tiendrais dans les mains les rênes de la sexualité qui régit les hommes, tu pourrais tout faire et tout prévenir [2]. »

A partir de ce moment Freud n'aura de cesse de répéter son admiration pour les travaux de Fließ. Ils font honte aux fantaisies théoriques de Freud (8.10.95). Fließ est « un plus grand imaginatif » que lui, c'est un « spécialiste universel », à qui il est « né pour faire la claque » (31.10.95). Freud avoue les limites de son savoir devant « les choses importantes et belles » (8.12.95) que découvre Fließ. Il lui déclare que le terme de « constance psychique » leur appartient à tous deux et qu'il ne tient pas à la priorité. Il lui conseille de rassembler ses travaux dans un livre qui s'appellerait « Nez et sexualité féminine ». Celui-ci commence donc à envoyer à Freud des histoires de malades et des réflexions qui aboutiront à la publication des *Relations entre le nez et les organes génitaux féminins*. Freud fait peu de corrections, il attend la partie théorique et il est fasciné par l'hypothèse de la chimie sexuelle.

Freud et Fließ spéculent sur le sexe de leurs enfants à venir. Leurs prévisions seront inversées. Fließ note sur son

1. Richard Pfennig, *Wilhelm Fliess und seine Nachentdecker O. Weininger und H. Swoboda*, Berlin, Emil Goldschmidt, 1906. *Cf.* notre traduction de R. Pfennig, *Wilhelm Fließ et ses découvreurs imitateurs O. Weininger et H. Swoboda*, p. 307. La traduction de *Nachentdecker* par « découvreur imitateur » est un peu libre, mais c'est elle qui se rapproche le plus du sens du mot allemand qui n'a pas d'équivalent en français. *Sein Nachentdecker* signifie : celui qui découvre ce qui a déjà été découvert avant lui, par Fließ, mais se fait passer pour le premier.

2. S. Freud, *Sigmund Freud Briefe..., op. cit.*, lettre du 22.6.1895.